

LETTRES — SCIENCES — ARTS — MODES, Etc.

Les Contes de l'Abéille

L'INONDATION

L'eau monte, une eau lourde et jaune. Dans la petite maison des Trois-Peupliers où Suzanne Dulac et sa mère se sont installées depuis la mort du père, elles ont meublé trois chambres qu'elles louent à longueur d'été en donnant pension à leurs locataires. Dans le jardin, elles cultivent des légumes et entretiennent une basse-cour. Suzanne coud à la machine pour une maison de blanc. C'est ainsi qu'elles gagnent leur droit à la vie. La nuit est venue. Une clarté diffuse passe à travers les nuages. Le courant tumultueux du fleuve s'allonge en ligne claire inflexible comme une épée au faite de la digue. Dans le silence gris, un bruit de remous monte. Pourtant Suzanne et sa mère n'ont pas quitté leur maison. La Seine est éloignée de deux kilomètres et les ingénieurs ont calculé mathématiquement la hauteur et la résistance de la digue. Elles ne sont pas inquiètes et s'étonnent que leurs voisins aient fermé leurs portes et démenagé leurs objets précieux. Mme Dulac est soustraite, ses rhumatismes l'ont reprise par ces jours d'humidité et de temps en temps elle étouffe un soupir. Par moments, Suzanne quitte la machine à coudre et vient pencher sa tête vers la chère aimée dont le front repose sur l'oreiller. — Toujours les douleurs intercostales, murmurent les douces lèvres de la jeune fille. — Ce n'est rien, atténue la mère, pour ne pas inquiéter sa chère travailleuse. Pauvre petite Suzette ! que deviendrait-elle si elle demeurait seule à dix-huit ans, jolie et blonde avec son doux sourire de rêve attristé, le mystère de ses yeux infinis, avec le nimbe d'oroux de ses cheveux ondulés autour du front pur et des tempes narees de fines veines ? La mère tient à la vie par le fil d'or de son amour pour sa chère fille. — Ecoute ! dit-elle tout à coup, en se dressant et tendant l'oreille entend-tu des cloches, là-bas, vers Gennevilliers, et puis... on bat le tambour. Vas voir au balcon, veux-tu ? Suzanne court vers la porte-fenêtre emplit de clarté diffuse. Elle ne voit sur la plaine aucun indice troublant, mais elle entend des battements essouffés de tambours qui passent en courant sur les routes, et les gisises, sonnaient le glas des villages, tandis qu'un bruit sourd, un râle profond venait à travers la leur opaline des brumes épaisses. Tout à coup, la porte du jardin s'ouvrit brusquement, un remous jaune entra dans les allées, couvrit les plates-bandes et se mit à tourner entre le mur et la maison. Des poules caquètèrent et se turent subitement. — Mon Dieu ! gémit Suzanne. Au loin, les hommes qui avaient battu le tambour s'enfuyaient, poursuivis par la ruée soudaine de la crue. Mme Dulac avait sauté du lit comme pour défendre sa fille. — Nous allons mourir ensemble, ma petite Suzette, rien ne nous séparera plus ; murmura-t-elle. Et comme cette idée de la mort qui s'était toujours présentée à elle sous forme de séparation, lui apparaissait maintenant comme un départ à deux vers l'inconnu dans un mutuelle étreinte, elle éprouva une joie amère. Suzette, non plus, n'aurait plus rien à redouter de la vie. Maintenant un clapotis s'entendait dans la maison, l'eau avait empli la cave, envahi le rez-de-chaussée et montait l'escalier avec un petit bruit léger, un bruit qui caressait une marche après l'autre. Suzanne songeait. Quel dommage qu'Yvon Kerber, son ancien camarade d'enfance fût si loin de Paris ! Il était à Toulon, canotier breveté à bord du Victor Hugo. Avant son départ, ils s'étaient promis en secret le doux bonheur d'amour dans le mariage. Lui, c'était un beau garçon du Finistère, solide comme un menhir et simple de cœur, il avait appris le métier d'électricien et comptait entrer dans l'administration des Postes et Télégraphes comme ouvrier attaché à la réparation des lignes. S'il était à Paris, il viendrait à leur secours. Il n'était pas de ceux que le danger fait pâlir. Mais il demeurait retenu là-bas, à bord du fier navire bercé par la grande bleue ! Onze heures sonnèrent à l'église devenue muette où le toc-sin s'était tu. On n'entendait plus le bruit de cascade du côté de la digue. La brume s'était levée. La lune impossible contemplant la ruine humaine. L'inondation s'élargissait jusqu'à l'horizon, le niveau s'était établi entre le fleuve et la plaine, on ne percevait plus au loin qu'un silence de lincoln. L'eau montait dans l'escalier, le bruit léger des clapotis sur les marches semblait venir du palier. La mort allait bientôt pousser la porte de leur chambre et entrer. Depuis quelques instants, Suzanne entendait loin, très loin encore, un petit bruit vivement rythmé. C'était comme le battement régulier de deux avirons suivi du gémissement des tolets sous l'effort puissant du rameur. La cadence se ralentit en approchant de la maison. Il y eut un frolement du platbord contre le mur après du balcon, puis à mi-corps apparut une haute silhouette. Une corde s'enroula autour de l'appuie-main en fer forgé. Le canotier providentiel em-Jamba la rampe et en pleine clarté se montra coiffé du bérêt des matelots de l'Etat, le cou nu bordé du grand col bleu. — Yvon Kerber ! clama la fiancée du marin. Elle s'élança vers la porte-fenêtre et l'ouvrit. — Enfin, j'arrive à temps ! dit Kerber d'une voix grave, où est votre mère ? Et comme il était entré dans sa chambre, il aperçut Mme Dulac, assise dans son lit et murmura : — Oh pardon !... Puis il reprit : — Habillez-vous, madame, il n'est que temps. Suzanne aida sa mère à faire une toilette sommaire, l'enveloppa d'un grand manteau et s'enroula d'une rotonde de drap chaudement doublée. Yvon Kerber prit la mère dans ses bras. L'embarcation touchait la rampe de fer. Le marin posa sans effort la mère de Suzanne à l'arrière d'un étreinte et l'assit doucement près de sa mère. Puis il franchit la rampe et se laissa glisser à l'avant du bateau. L'amarrée dénouée retomba, les avirons mis en place, Yvon poussa au large. Par moment les remous semblaient mordre le frêle bateau de sauvetage qui piquait de l'avant dans un entonnoir d'eau clapoteuse, mais Yvon le redressait d'un double coup d'aviron et s'orientait sur la clarté lointaine de Paris demi-éteint dans cette nuit tragique. — Oh allons-nous, demanda Suzanne à Yvon ? — A Assnières, reprit le marin, ma mère vous attend chez nous. Vous savez qu'elle est veuve comme la vôtre, nos deux pères, à vous et à moi sont partis pour le grand voyage. — Mais, reprit la mère de Suzanne, nous ne pouvons pas accepter votre hospitalité mon cher enfant. — Pourquoi ? demanda Yvon d'une voix coupée par l'émotion. — A cause de Suzanne qui n'a que sa réputation pour dot. — Je tiens à cette dot-là, comme me vous, Mme Dulac, puisque c'est la dot de ma fiancée. Et sous le ciel clair, ramenant ses avirons dans l'embarcation il se leva droit à l'avant dans la splendeur de sa jeunesse et tendit un bras dans l'espace au-dessus de la tête blonde inclinée en disant d'une voix forte. — Voulez-vous me donner Suzanne pour femme ? Je lui ai promis fidèle amour, je vous promets de la protéger de toute mon âme tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines. — Je n'ai jamais espéré un meilleur mari que vous pour elle, et puisque vous vous êtes promis l'un à l'autre, que Dieu vous protège tous les deux, murmura la mère. — Merci, reprit Yvon, mademoiselle Suzanne, nos mères vont avoir deux enfants au lieu d'un. Il remit ses avirons en place et dans la joie puissante de sa force il remit le cap sur Assnières. HENRI LEVERDIER.

— A mon avis... eh bien... Si tu veux mon opinion... je n'aime pas ton chapeau. Mado ne manifeste ni stupeur ni colère. Elle se tourne vers la glace, se regarde, penche la tête, courbe d'une main experte un couteau par trop menaçant et murmure : — Ah !... — Ce que j'en dis, corrige monsieur, c'est une opinion, c'est même plutôt une impression... Evidemment, tu as eu des chapeaux qui me plaisaient davantage, mais ce n'est pas une raison... Face au miroir, Mado rêve toujours. Son mari s'inquiète. Il redoute ces méditations qui se terminent, la plupart du temps, par des décisions trop radicales. Dans le cas particulier, il n'a pas tout à fait tort. Mado a retiré ses gants. Elle lève ses mains au-dessus de sa tête. — Qu'est-ce que tu fais ? — Tu as raison. Je l'enlève... Déjà monsieur regrette sa franchise. Il songe qu'on sera en retard. Mado le rassure. Elle en a pour une seconde. Elle détache sa voilette, pose ses épingles sur la cheminée, et appelle Mélanie : — Mélanie ! mon canotier bleu ! Sur la pointe des pieds, monsieur a regardé sa chambre. Mado prend le peigne et modifie la courbe de ses petits bandeaux. Le canotier bien devant enfoncer et cacher complètement l'œil droit, il faut que ses cheveux descendent plus franchement à gauche. C'est un rien, mais un rien indispensable. La voilette coiffée, chapeauté. Elle se voit. Décidément, ce petit canotier est une merveille ! Pour ne pas perdre de temps, elle garde la voilette de tout à l'heure. — Tu es prête ? demande monsieur. — Oui, mon chéri, une seconde... (puis, tout bas, Mélanie, vite mon tailleur avec la jupe écosaise...) Elle se déshabille d'un tel élan qu'on entend craquer les boutons pression comme une salve mal exécutée. Monsieur s'impatiente : — Eh bien, ma chérie... — Voilà... une seconde... Mélanie a apporté la robe, mais elle s'est trompée de gilet. Tant pis !... — Voyons, Mélanie ! celui avec des boutons argent !... Comment voulez-vous que je mette celui à boutons d'or quand j'ai des boutons d'argent à mes souliers !... En un tour de main Mado dénoue ses cotillonnages ; ils tombent sur le tapis avec un bruit mat. Il n'en faut pas plus pour attirer monsieur. Il parait et soudain s'arrête. Mado est assise sur son lit de repos, en corset, la jupe ouverte, déchaussée, un pied déjà nu, parce qu'il faut qu'elle change aussi de bas, maintenant. — Oh ! voyons !... Tu étais prête !... A quelle heure allons-nous arriver ? — Nous arriverons quand nous arriverons ! Si tu es pressé, pars sans moi, mais ne me bouscule pas... — Si tu ne bouscule pas... — Si tu m'avais laissé garder mon chapeau, nous serions partis ! — Moi, je t'ai empêchée ? — Qu'est-ce que je t'ai dit ? — Oh ! rien, évidemment, mais si je t'avais conservé tu aurais empoisonné ma journée ! — C'est un peu fort !... Mais admettons ! Tu n'avais qu'à mettre un autre chapeau... Au lieu de ça je te trouve complètement déshabillé ! — Il fallait me laisser garder mon chapeau... Je l'ai retiré pour te faire plaisir ; mais pour te faire plaisir je ne vais tout de même pas m'habiller comme un perroquet ! MAURICE LEVEL.

— A mon avis... eh bien... Si tu veux mon opinion... je n'aime pas ton chapeau. Mado ne manifeste ni stupeur ni colère. Elle se tourne vers la glace, se regarde, penche la tête, courbe d'une main experte un couteau par trop menaçant et murmure : — Ah !... — Ce que j'en dis, corrige monsieur, c'est une opinion, c'est même plutôt une impression... Evidemment, tu as eu des chapeaux qui me plaisaient davantage, mais ce n'est pas une raison... Face au miroir, Mado rêve toujours. Son mari s'inquiète. Il redoute ces méditations qui se terminent, la plupart du temps, par des décisions trop radicales. Dans le cas particulier, il n'a pas tout à fait tort. Mado a retiré ses gants. Elle lève ses mains au-dessus de sa tête. — Qu'est-ce que tu fais ? — Tu as raison. Je l'enlève... Déjà monsieur regrette sa franchise. Il songe qu'on sera en retard. Mado le rassure. Elle en a pour une seconde. Elle détache sa voilette, pose ses épingles sur la cheminée, et appelle Mélanie : — Mélanie ! mon canotier bleu ! Sur la pointe des pieds, monsieur a regardé sa chambre. Mado prend le peigne et modifie la courbe de ses petits bandeaux. Le canotier bien devant enfoncer et cacher complètement l'œil droit, il faut que ses cheveux descendent plus franchement à gauche. C'est un rien, mais un rien indispensable. La voilette coiffée, chapeauté. Elle se voit. Décidément, ce petit canotier est une merveille ! Pour ne pas perdre de temps, elle garde la voilette de tout à l'heure. — Tu es prête ? demande monsieur. — Oui, mon chéri, une seconde... (puis, tout bas, Mélanie, vite mon tailleur avec la jupe écosaise...) Elle se déshabille d'un tel élan qu'on entend craquer les boutons pression comme une salve mal exécutée. Monsieur s'impatiente : — Eh bien, ma chérie... — Voilà... une seconde... Mélanie a apporté la robe, mais elle s'est trompée de gilet. Tant pis !... — Voyons, Mélanie ! celui avec des boutons argent !... Comment voulez-vous que je mette celui à boutons d'or quand j'ai des boutons d'argent à mes souliers !... En un tour de main Mado dénoue ses cotillonnages ; ils tombent sur le tapis avec un bruit mat. Il n'en faut pas plus pour attirer monsieur. Il parait et soudain s'arrête. Mado est assise sur son lit de repos, en corset, la jupe ouverte, déchaussée, un pied déjà nu, parce qu'il faut qu'elle change aussi de bas, maintenant. — Oh ! voyons !... Tu étais prête !... A quelle heure allons-nous arriver ? — Nous arriverons quand nous arriverons ! Si tu es pressé, pars sans moi, mais ne me bouscule pas... — Si tu ne bouscule pas... — Si tu m'avais laissé garder mon chapeau, nous serions partis ! — Moi, je t'ai empêchée ? — Qu'est-ce que je t'ai dit ? — Oh ! rien, évidemment, mais si je t'avais conservé tu aurais empoisonné ma journée ! — C'est un peu fort !... Mais admettons ! Tu n'avais qu'à mettre un autre chapeau... Au lieu de ça je te trouve complètement déshabillé ! — Il fallait me laisser garder mon chapeau... Je l'ai retiré pour te faire plaisir ; mais pour te faire plaisir je ne vais tout de même pas m'habiller comme un perroquet ! MAURICE LEVEL.

que de pareilles scènes qui honorent ce coin de Normandie, se voient encore souvent en France. Assurément. Si nous sommes tentés de croire que les honnêtes gens se font rares, c'est parce que nous prêtons trop d'attention aux choses de la politique. Et voici d'autres honnêtes gens, deux artistes ayant le respect de leur art. Le peintre José Villegas, qui se dit Espagnol de naissance et Italien d'adoption, a vécu en effet de longues années en Italie ; il habite aujourd'hui Madrid où il compte naguère à un rédacteur du "Messagero" l'histoire que voici, traduite par les "Débats". Il avait exposé à Rome, en 1873, la Fête des jouteurs qui fut son premier grand succès et il venait de le vendre pour un prix très modeste, car il n'était pas riche, quand un Américain se présenta chez lui et lui en offrit 10,000 francs. Villegas fut obligé d'avouer que le tableau n'était plus à vendre et, tout ce qu'il put faire, fut d'en proposer une réplique. L'amateur accepta à la condition que ce serait une copie fidèle de l'original semblable en tous points. Le peintre se mit à l'œuvre, mais tout en travaillant, emporté par sa conscience d'artiste et son amour du mieux, il ne put se défendre d'opérer quelques changements. Enchanté de l'effet, il se flattait de contenter son acheteur, peut-être même de recevoir quelques dollars de plus ; mais le Mécanicien était intransigent et fort strict en affaires. — Ou la réplique exacte, dit-il, ou rien du tout. Villegas se trouvait dans une détresse extrême ; dix mille francs lui auraient ouvert les portes de la félicité ; mais l'exigence du philistin lui inspira un tel dégoût qu'il répondit sèchement : — Je ne fais pas métier de me copier moi-même. Et qu'il rompit le traité. Il lui restait pourtant un doute sur le mérite de son nouvel ouvrage. Pour en avoir le cœur net, il le porta chez Fortuny, auquel il narra l'aventure en lui demandant son opinion. — Votre second tableau, dit le peintre célèbre, vaut dix fois le premier ; je le garde pour moi. — Je suis trop heureux de vous le dédier, répartit Villegas ; dans ma colère j'étais prêt à le détruire ; vous m'avez rendu confiance dans mon talent. — Et moi, dit Fortuny, je vous remercie de tout cœur ; permettez-moi de vous prouver ma satisfaction. Il passa dans son cabinet et revint avec un étui qu'il remit à son jeune confrère. Cet étui était plein de pièces d'or ; le rêve des 10,000 francs devenait une réalité. — Vous êtes pauvre, reprit Fortuny ; vous avez eu le courage de refuser cette somme par un sentiment que j'admire. Acceptez-la comme prêt ; vous me la rendrez quand vous serez riche. Ce fut, pour Villegas, le commencement de la fortune. La mort de Yambo. Les journaux russes racontent la mort étonnante de Yambo, à Odessa. Yambo était le plus docile et le plus intelligent des éléphants. Son barium le promenait depuis dix-huit ans à travers l'Europe. Mais tout à coup Yambo devint sombre ; quelles images, quels souvenirs avaient traversé son esprit ? Il cherchait visiblement à s'évader. D'après nos confrères russes, le "Matin" raconte sa fin dramatique : Il refusait toute nourriture, ruminant nuit et jour des plans d'évasion. Un beau matin, après avoir démolé sa cage, il entreprit de détruire le cirque tout entier. Poutres, poteaux chevrons, planches, cages en fer, tout volait en l'air, comme allumettes. La ville entière était en émoi. Dans la ménagerie se trouvaient d'autres pensionnaires : des lions, des panthères, des tigres. Si on l'avait laissé faire, Yambo les aurait tous dévorés. Et l'air retentissait déjà des rugissements, des hurlements et des mugissements de ces fauves. Yambo, cependant, continuait son œuvre de destruction. Sans aucun doute, il agissait d'après un plan mûri et dûment arrêté. Pour empêcher de fuir, on creusait autour de la ménagerie un fossé profond. L'animal, intelligent, voyait bien l'obstacle, et ne pouvant le "boire" cherchait à le tourner. Pour arriver à ses fins, il se mit, avec tout ce qu'il avait arraché ou démolé, lentement, soûlement, à combler la fosse. Déjà, avec beaucoup de précaution, il éprouvait du pied la solidité de ce pont improvisé. Il n'y avait plus un moment à perdre ; toutes les autorités et les meilleurs lieutenants de la ville étaient sur place. L'exécution de Yambo était décidée. Voyant cinquante fusils braqués sur lui, l'animal comprit le danger. Saissant une grosse poutre, il la brandit au-dessus de sa tête, en geste de défense. Mais ayant réfléchi, voyant l'inutilité de cette manœuvre, il jeta de côté son arme et prit un air humble et repentant. Yambo demandait grâce. Trop tard ! On commanda : "Feu !" et le colosse tomba dans le fossé. Il se releva aussitôt et, furieux, labourant la terre de ses défenses, il s'apprêtait à se jeter en avant, quand, une seconde fois, les coups de feu retentirent. Criblé de balles, inondé de sang, les yeux crevés, Yambo, encore debout, cherche de la trompe ses cruels ennemis. Il a deux cents onces de balles dans le corps, qu'il se tient toujours sur ses jambes, dans un mare de sang. Puis sa trompe retombe, ses gémissements et ses hurlements de douleur cessent, tout son corps est secoué d'un long frémissement. Soudain, après un dernier gémissement, l'énorme animal tombe à genoux, appuie sa tête contre la terre et se renverse de tout son poids sur le dos, montrant son ventre criblé de blessures. Yambo avait cessé de vivre. Pauvre Yambo !

Un étudiant en médecine vit sa thèse deux fois refusée pour insuffisance. A la troisième fois, le président lui dit : — Monsieur, nous vous admettons, mais c'est plutôt pour récompenser votre persévérance que pour tout autre motif. L'étudiant s'inclina avec reconnaissance. Le président ajouta : — Et maintenant, permettez-moi de vous donner un bon conseil. Croyez-moi, avant de soigner vos concitoyens, complétez vos études. L'étudiant répondit : — Soyez tranquille, Monsieur le Président. Je ne compte pas exercer la médecine. J'ai l'intention de me consacrer aux questions sociales. Ce médecin insuffisant fut, en effet, peu après élu député. Mais les électeurs viennent de le rendre à ses chères études... Pourvu que, pour se venger, il ne se mette pas à les soigner ! Les honnêtes gens. Un rédacteur de la "Croix" a rencontré trois honnêtes gens autour d'un seul guichet de chemin de fer. Et il signale ce fait remarquable. Il a raison : Ceci se passe à Gaen, avant le départ du premier train de Cherbourg, le 16 juin. Le colloque suivant s'engage devant moi au guichet de la gare : — Dites-moi, Monsieur, dit à l'employé un voyageur en blouse bleue, vous savez, le billet que je vous ai pris l'autre jour pour B... eh bien ! vous m'avez rendu des dix sous de trop. — Ah ! in-êtes-vous bien sûr ? — Dame oui ! Je connais bien le prix, je fais si souvent ce trajet-là ! Tenez, voilà vos dix sous. — A non tout je demande mon billet, non sans admirer la délicatesse de conscience de l'homme en blouse. Mais voici que tout en me rendant la monnaie qui me revient, le guichetier se ravise et, se penchant derrière sa vitre, d'un coup d'œil oblique, il cherche à rattraper son honnête créancier. — Mais voyons ! lui lance-t-il quand il l'a reconnu à ma gauche, ces dix sous, je me souviens maintenant qu'un voyageur me les a déjà remis, un grand jeune homme qui m'a dit être le fils de celui qui me les devait ; il avait bien votre voix. — Ah ! voyez-vous, cela pourrait bien être, car j'en ai parlé à la maison. — Tenez, reprenez vos dix sous. — Et le colloque s'arrête là. "De mieux en mieux", dis-je tout haut. Cet entretien venait de faire éclater à la fois l'intégrité de trois hommes, du père, de son fils et de l'employé. Espérons

à s'évader. D'après nos confrères russes, le "Matin" raconte sa fin dramatique : Il refusait toute nourriture, ruminant nuit et jour des plans d'évasion. Un beau matin, après avoir démolé sa cage, il entreprit de détruire le cirque tout entier. Poutres, poteaux chevrons, planches, cages en fer, tout volait en l'air, comme allumettes. La ville entière était en émoi. Dans la ménagerie se trouvaient d'autres pensionnaires : des lions, des panthères, des tigres. Si on l'avait laissé faire, Yambo les aurait tous dévorés. Et l'air retentissait déjà des rugissements, des hurlements et des mugissements de ces fauves. Yambo, cependant, continuait son œuvre de destruction. Sans aucun doute, il agissait d'après un plan mûri et dûment arrêté. Pour empêcher de fuir, on creusait autour de la ménagerie un fossé profond. L'animal, intelligent, voyait bien l'obstacle, et ne pouvant le "boire" cherchait à le tourner. Pour arriver à ses fins, il se mit, avec tout ce qu'il avait arraché ou démolé, lentement, soûlement, à combler la fosse. Déjà, avec beaucoup de précaution, il éprouvait du pied la solidité de ce pont improvisé. Il n'y avait plus un moment à perdre ; toutes les autorités et les meilleurs lieutenants de la ville étaient sur place. L'exécution de Yambo était décidée. Voyant cinquante fusils braqués sur lui, l'animal comprit le danger. Saissant une grosse poutre, il la brandit au-dessus de sa tête, en geste de défense. Mais ayant réfléchi, voyant l'inutilité de cette manœuvre, il jeta de côté son arme et prit un air humble et repentant. Yambo demandait grâce. Trop tard ! On commanda : "Feu !" et le colosse tomba dans le fossé. Il se releva aussitôt et, furieux, labourant la terre de ses défenses, il s'apprêtait à se jeter en avant, quand, une seconde fois, les coups de feu retentirent. Criblé de balles, inondé de sang, les yeux crevés, Yambo, encore debout, cherche de la trompe ses cruels ennemis. Il a deux cents onces de balles dans le corps, qu'il se tient toujours sur ses jambes, dans un mare de sang. Puis sa trompe retombe, ses gémissements et ses hurlements de douleur cessent, tout son corps est secoué d'un long frémissement. Soudain, après un dernier gémissement, l'énorme animal tombe à genoux, appuie sa tête contre la terre et se renverse de tout son poids sur le dos, montrant son ventre criblé de blessures. Yambo avait cessé de vivre. Pauvre Yambo !

NOTES D'ART Don d'un million au Louvre. — Languedocien, récemment décédé à Florence, M. Achille Bailla, a légué au musée du Louvre une somme d'un million. Voici les intelligentes stipulations du testateur : "Je donne au musée du Louvre un million de francs. Le capital sera inaliénable et le revenu annuel servira à enrichir le musée par l'achat de tableaux de grands maîtres ou de mérite supérieur. "Lorsque, par insuffisance de fonds ou par quelque autre motif, l'administration du musée ne pourra pas employer le revenu, celui-ci sera capitalisé sous forme de réserve jusqu'à ce que l'occasion se présente d'employer la somme accumulée à combler quelques lacunes de la collection. Portrait de Napoléon M. Ogliastroni, directeur de la circonscription pénitentiaire du Rhône, vient de faire don au musée d'Ajaccio, de deux tableaux d'un grand intérêt historique. Le premier est un dessin aquarellé représentant l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène. Ce dessin tire sa principale curiosité de ce qu'il est attribué à Hudson Lowe lui-même. Il porte au bas : "Taken at Saint-Hélène, 20 March. Saint-Hélène 1817". En marge le mot manuscrit suivant : "Ma été donné par Godefroy Cavaignac, à Londres, en 1839". Ce dessin provient de la vente du comte Léon, décédé en avril 1881 et avait été donné à M. Ogliastroni, par le professeur Lacasagne. Le second est un portrait du comte Léon. A la Nationale Le comité de la Société nationale des beaux-arts, dans un sentiment de respect affectueux et d'admiration pour le peintre Degas, l'a, à l'unanimité, nommé président d'honneur. Mort du graveur Vaudet Nous apprenons la mort d'Auguste Vaudet, le maître graveur sur pierres fines, qui peut être considéré comme le renouvateur de la glyptique. Il meurt à 76 ans, laissant un œuvre considérable, et plusieurs œuvres des plus intéressantes, telles que la reproduction sur pierres fines de la "Marseillaise" de Rude, à laquelle il travailla de longues années. Il y a deux ans, ses confrères obtinrent pour lui la croix de la Légion d'honneur. Médaille de la Société des Artistes français, Auguste Vaudet avait été l'un des fondateurs de la Société libre. Il était le père de M. Charles Vaudet qui fut conseiller municipal de Paris. Les Ventes Le chiffre des adjudications des vingt-neuf tableaux anciens de la collection de M. Charles Fairfax Murray de Londres a été de 1,668,800 fr. Le "Portrait présumé du frère de Rembrandt", par Rembrandt, que l'on estimait devoir atteindre 300,000 fr., a dépassé ce chiffre de 15,000 fr. C'est un libraire parisien qui l'acquiert pour un amateur. L'autre tableau de Rembrandt "Savant lisant à la chandelle" reste à 71,000 fr., sur prise de 80,000 fr. Le tableau le plus disputé de cette vente pourtant très animée fut la "Jeune femme étendue sur un sofa" qui était estimé 100,000 fr. Me Lair Dubouil l'adjuge 190,500 fr. à son confrère, M. Henri Baudouin, pour le compte d'un amateur parisien qui désire ne pas être nommé, après une longue lutte contre MM. Féral, Williamson, Georges Heine et Lapauze qui désiraient l'acheter pour le Petit Palais (collection Dutuit. M. Armand Fauguet a donné 130,000 fr. pour le "Portrait du Lucas Vosterman", par Van Dyck. Le "Portrait de Gainsborough" par lui-même a été poussé à 96,000 fr. (demande de 60,000 fr.) Ce tableau n'avait pas dépassé 15,000 fr. en 1897 (vente Richmond, à Londres). La "Vénus à sa toilette", par Bellini, reste à 92,000 fr. sur l'estimation de 150,000 francs. De même "La Vierge, l'Enfant et Saint Jean, par Botticelli, atteint péniblement 91,000 fr., on en espérait 150,000 fr., et la "Danse champêtre", par Lancret, vendue 85,625 fr. à Londres et 1903 (collection Vaile, est restée pour 38,000 fr. sur prise de 50,000 fr.

"Pour te Faire Plaisir" Prête à sortir, parce qu'elle se plait ou parce qu'elle a des douleurs sur l'effet d'ensemble de sa toilette... — qui saura jamais ce qui s'élabore au fond de son âme ? — Mado demande à son mari : — Comment me trouves-tu ? Lui, qui d'habitude approuve, — non que son avis soit toujours conforme à celui de sa femme, mais parce qu'une expérience déjà longue lui a enseigné l'inutilité de la controverse, — fait quelques prudentes réserves :



— Je m'isus encore attardé chez le bistrot, mais cette fois, j'vais pouvoir jurer à ma femme sans mentir qu'y avait un train en panne qui m'a retenu au passage à niveau.



— Mais, mon amie, si tu vas faire aujourd'hui des visites avec ma fourrure d'hiver, comment traî-je s'écarter à la cour de Cassation !



— Ça va les affaires ? Tu vends beaucoup ? — J-te crois, je viens encore de vendre ma table, mes chaises et mon bois de lit !



— Vous avez promis 200 francs à celui à qui vous ne pourriez pas faire toucher les deux épaules ; faites-moi toucher les deux épaules ou les 200 francs.



— Vous voulez être de la police, eh bien ! pour ça il faut être un homme de flair. — Justement j'en suis, j'suis de Flers en Normandie.



— Pourriez-vous m'expliquer comment mes volubilités qui se trouvaient dans la cour sont maintenant chez vous, au sixième étage. — Dame, les plantes grim-pantes, faut se méfier ! De ce temps-là, ça monte vite.